

retirer son banc seigneurial dans l'église de Lotbinière !), comme à l'échelle nationale où sa religion est maintes fois évoquée pour le discréditer auprès de l'électorat, à une époque où l'on aurait inventé l'expression « le ciel est bleu et l'enfer est rouge » (p. 163). On savourera tout particulièrement le chapitre 7 (Une guerre sainte) dans lequel l'auteure relate avec beaucoup de style les « passions religieuses » qui caractérisent l'élection de 1875 alors que Joly et les libéraux sont présentés par leurs adversaires comme une « menace sérieuse à l'Église catholique » (p. 119). À d'autres moments, Joly, le Canadien français protestant, bilingue et biculturel, agira comme intermédiaire culturel, par exemple lors d'une mission de « bienveillance » à Toronto pour tenter d'apaiser le mécontentement des protestants ontariens à l'égard du Règlement de la question des Biens des Jésuites (p. 301).

Au final, on retient du portrait presque hagiographique brossé par Lucie Desrochers que Joly de Lotbinière fut un gentilhomme dans un monde politique dans lequel il cadrait finalement assez mal. Opposé à la culture du patronage alors acceptée de tous, critique de Louis Riel au moment où sa pendaison soulève les passions des Canadiens français, « ami » des Chinois alors que ceux-ci étaient victimes de discriminations de toutes sortes, promoteur du système métrique dans une Amérique du Nord dominée par le système impérial, ardent défenseur des arbres et de la foresterie... c'est le portrait d'un individu complexe et visiblement né un siècle trop tôt en regard de ses idées avant-gardistes que nous livre Lucie Desrochers. Si l'auteure reconnaît elle-même qu'il n'est pas « un personnage de premier plan dans l'histoire du Québec », il faut admettre qu'il méritait néanmoins cette biographie. Alors, ne boudons pas notre plaisir !

Benoît Grenier
Département d'histoire
Université de Sherbrooke
Benoit.Grenier2@USherbrooke.ca

Paul-André Dubois, *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 720 p. 55 \$

Ouvrage couronné par le prix Lionel-Groulx de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en 2021, *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada* de Paul-André Dubois, aborde des questions complexes et interconnectées qui dépassent largement le contexte de la scolarisation et de la francisation des Autochtones à l'époque de la Nouvelle-France et au tout début du régime anglais. Utilisant des sources diverses et ne

se limitant pas au territoire de la vallée du Saint-Laurent, l'historien démontre par cette vaste étude que les projets d'alphabétisation, de francisation et d'évangélisation de l'époque étaient bien liés aux processus de colonisation et de métissage, mais furent aussi influencés par la connaissance qu'avaient certains missionnaires du rapport au savoir des communautés autochtones, par le manque de ressources des communautés religieuses, par l'économie de la colonie et par les transformations géopolitiques de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. Grâce à une série de portraits et d'études microhistoriques bien intégrés à l'ensemble de l'ouvrage, l'auteur nous permet également d'observer, grâce à des biographies ou même à des plongées dans l'histoire de certaines familles sur plusieurs générations, les tenants et aboutissants des projets et des volontés de scolarisation et de francisation.

Il serait trop long de faire un résumé des neuf chapitres de cet ouvrage de plus de 700 pages dans le cadre de ce compte rendu, mais il faut à tout le moins souligner certains aspects très importants de cette étude qui lèvent le voile sur des questions nouvelles et peu explorées jusqu'à maintenant. Pensons d'abord aux trois premiers chapitres qui abordent les balbutiements des projets d'évangélisation, de francisation et de scolarisation portés par des communautés religieuses qui travaillent avec peu de moyens, tentant de reproduire, dans la colonie, tantôt les expériences missionnaires du monde ibérique, tantôt les méthodes de scolarisation, notamment l'apprentissage des arts mécaniques, élaborées à Paris. Si certains ordres religieux, comme les Jésuites, visent l'évangélisation dans la langue maternelle, les efforts doivent conduire, tant chez les garçons que chez les filles, à combiner l'enseignement de la foi chrétienne et les attentes économiques de la colonie.

Les chapitres 4 et 5 de l'ouvrage montrent bien que la francisation, dans les premières années du XVIII^e siècle, est en perte de vitesse. Les ressources des communautés religieuses ne cessent de diminuer, avec le temps et les différentes crises économiques qui secouent la Nouvelle-France et la métropole (crise du commerce du castor, au début du siècle, crise financière de 1720). Malgré cette situation précaire et le manque de personnel, le chapitre 5 rappelle que la francisation touchait certains enfants ou même des clans, comme celui des Peltier (voir p. 264 et suivantes) ou des familles (voir p. 301 et suivantes à propos de la famille Gill). On assiste à cette époque à une étrange pratique visant à franciser et à catéchiser des enfants enlevés aux familles de la Nouvelle-Angleterre et intégrés, pour un temps, au sein de communautés autochtones. Ces études de cas laissent pourtant croire que ces enfants, garçons et filles, ainsi culturellement métissés au rythme des conflits et des interventions armées, jouaient parfois, par un retournement de situation, des rôles de truchements et parfois d'apôtres de la francisation et de l'évangélisation.

«Francisation et écriture en liberté» et «L'école sans la lettre», les chapitres 6 et 7 de l'ouvrage, nous transportent vers les territoires des Micmacs et des Abénaquis où la francisation et l'évangélisation ont suivi des voies différentes des grands centres qu'étaient Québec et Montréal. La francisation et l'évangélisation s'effectuant à l'extérieur des institutions d'enseignement, les missionnaires ont peu à peu développé des approches s'intégrant aux pratiques culturelles et culturelles des Autochtones. C'est alors l'époque des livres de bois et de l'inscrit, alors que des systèmes de mémorisation des prières à l'aide de pictogrammes et d'hieroglyphes sont créés et enseignés par les missionnaires afin de propager les exercices de dévotion. Dans ces chapitres, en plus des pages fort intéressantes sur l'image et l'inscrit, et sur la pédagogie de l'image et du livre dans la mission (p. 366 à 417), on aborde la francisation des chefs, l'enseignement par préceptorat, l'évangélisation des enfants esclaves et métissés. L'on pourrait alors croire que l'Acadie de l'époque devint peu à peu le laboratoire d'une expérience inédite de francisation et d'évangélisation. Malgré le traité d'Utrecht de 1713 et le Grand Dérangement, la francisation des Micmacs et des Abénaquis a perduré au-delà de la fin du XVIII^e siècle.

C'est finalement vers cette fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e que nous entraînent les deux derniers chapitres. L'administration anglaise se substituant, après la Conquête, à la France, les enjeux de la scolarisation et de l'évangélisation vont subir des transformations importantes. Le jeu des alliances se modifiant, les nations francisées doivent s'adapter à de nouvelles réalités religieuses et politiques. La situation, sur le terrain, n'évolue cependant pas au même rythme, notamment au Nouveau-Brunswick, dans la vallée du Saint-Laurent et dans le «Domaine du roy». Les tentatives de scolarisation de la *Moor's Indian Charity School* ne parviennent pas à se substituer aux croyances et aux traditions catholiques parfois implantées depuis près d'une centaine d'années, et les catholiques francophones utilisent également de nouvelles ressources, comme l'imprimerie, installée dans la colonie depuis l'avènement du régime anglais, afin de nourrir la foi de leurs fidèles en région éloignée. Abécédaires et calendriers (p. 515-519) sont appelés en renfort, et certains prêtres et religieux gardent, auprès de nations autochtones, leur rôle de guide spirituel et d'intermédiaire avec les marchands.

L'ouvrage de Paul-André Dubois, en plus de retracer la genèse des tentatives de scolarisation et de francisation à l'époque de la Nouvelle-France, éclaire, grâce à des exemples précis, la complexité des relations entre les communautés, et les rôles des individus et des familles qui servirent de points de contact et d'échange au gré des alliances et des affrontements de l'époque de la colonisation. L'ouvrage comporte par ailleurs de nombreuses illustrations et une annexe précieuse où sont répertoriées les mentions à

propos de l'écrit dans les dictionnaires rédigés par les missionnaires de la Nouvelle-France (p. 605-622). Cette grande étude des questions liées à la scolarisation et à la francisation ne s'adresse pas uniquement aux spécialistes, car la richesse des documents historiques analysés et la perspective adoptée font de ce livre une lecture incontournable et nuancée accessible à tous.

Guy Poirier
Études françaises
University of Waterloo
poirier@uwaterloo.ca

Pierre Ducharme, *Henri d'Arles. Abbé singulier, écrivain pluriel, s. l.*,
Collection Griffonnages, 2019, 219 p. 25 \$

Comment en arrive-t-on à rédiger un essai biographique sur Henri d'Arles ? Pierre Ducharme raconte en ces termes le point de départ du projet.

Ducharme souhaitait mieux faire connaître les écrivains « qui avaient vu le jour dans les Bois-Francs » (p. 13). Ayant pris contact avec le neveu d'Henri d'Arles, Raymond Daveluy, il se retrouva en possession de livres, de lettres et du journal intime de l'écrivain. Heureux biographe, qui possède ainsi des sources inestimables et qui n'a d'autre choix que de répondre au destin ! Et sa vocation est d'autant plus irrésistible qu'Henri d'Arles occupe, dans la vie intellectuelle et littéraire de son temps, une place significative.

Il est toujours intéressant de connaître l'origine des noms de plume, lorsque la chose est possible. Le choix d'Henri d'Arles demeure toutefois nébuleux. Il n'est pas certain, malgré l'admiration qu'il lui vouait et une visite en 1906, que ce soit Frédéric Mistral et la Provence qui lui aient inspiré cette appellation ; car, note Ducharme, ce peut tout aussi être son égard pour Alphonse Daudet.

Henri d'Arles est donc le nom de plume d'Henri Beaudet (1870-1930), qui se fera aussi appeler Beaudé. Issu d'une famille aisée, il fait ses études classiques et, en 1889, il entre chez les Pères Dominicains à Saint-Hyacinthe ; il est ordonné prêtre en 1895. Il exercera la majeure partie de son ministère en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Fall River, Hawthorne et Manchester. « Prêtre, Henri Beaudet aura une carrière sacerdotale où la pastorale ne semble avoir joué qu'un rôle secondaire » (p. 25) : cet orateur et écrivain accomplira plutôt des tâches qui correspondent à ses talents particuliers.

Après une courte présentation biographique dans la première partie, dont des éléments seront approfondis dans des chapitres ultérieurs, Pierre Ducharme propose un aperçu de la production écrite de d'Arles en quatre domaines : 1) textes religieux, liturgiques et théologiques ;